

Le Monde

UN CONGRÈS INTERNATIONAL

Milan-sur-Folie

Les premiers jours de décembre, chaque année depuis 1973, il se passe à Milan « quelque chose ». Quel ou juste ? Ce n'est pas simple à dire. Officiellement, il s'agit d'un congrès de psychanalyse — mais un y mentionne des intellectuels venus d'horizons très divers. Il y a bien un thème, mais l'efflorescence des débats le fait souvent perdre de vue. Qu'est au programme prévu, il est ouvert boulevard par défaut. Le nombre des participants double malgré tout d'une année sur l'autre, tandis que le public semble de moins en moins dense. Bref, ce congrès réunit sur l'initiative du collectif italien « Semiotique et Psychanalyse », dirigé par Armando Ventriglia, un rassemblement d'occasions. C'est à son étrangement, et son intérêt.

des hôpitaux psychiatriques d'U.R.S.S. ou de R.F.A., des militants chiliens et argentins, des théoriciens du langage, des philosophes. Accusations et théories, rétrogrades ou mildes au fil des heures. Personne ne pouvait « tout » entendre. Et ces paroles inévitables, ces voyages disparates avaient peu de choses en commun — sauf peut-être de se croiser là, en dessinant la carte morcelée de notre culture. C'est dire qu'il n'y a pas de conclusion à cette foire aux discours, sinon qu'elle se tiendra, de nouveau, à Milan, en 1980.

R.-P. D.

(Lire pages 20 et 21 du « Monde des livres » les articles de Roger-Pol Droit, Roland Jaccard et Christiane Delacampagne.)

LE MONDE
DIPLOMATIQUE
du mois de décembre
EST PARU

« Auteur » de la folie, en quatre jours, seul salles et trois lieux disséminés dans la ville, quelque cent cinquante spécialistes appartenant à une dizaine de disciplines et une quarantaine de pays sont intervenus. On retrouvait là les principales figures de l'anti-psychiatrie et de la psychopathologie institutionnelle, bon nombre d'analyses plus ou moins en retard, des récits politiques

Un paysage morcelé

DIAGNOSTICS, traitements, la fonction sociale, l'existence même de la psychiatrie étaient une fois de plus au banc des accusés. On peut regretter que la défense ait été presque toujours absente et l'auditoire conciliant d'avance. Mais on ne peut ignorer l'ampleur du mouvement d'idées qui se manifestait. Ce qui frappait d'ailleurs, au-delà des déclarations communes, ce sont les divergences, soulignées par la juxtaposition des points de vue.

Celui de Thomas Szasz est net : la maladie mentale pour lui est un mythe. « Des esprits, dit-il, ne peuvent être « malades » qu'au sens où des remarques sont franchement. Et ceux qui soignent des troubles mentaux se trouvent dans la situation de gens qui essaieraient de couper leur bûcher avec des serpillières tranchantes. » Un diagnostic psychiatrique repose seulement sur l'interprétation hasardeuse d'énoncés, selon lui, par une série de préjugés et de paradigmes des actes du « patient », de ses propos et de ceux de son entourage. Un examen médical — révisé par exemple un cancer ignoré de tous — se ferait au contraire sur des données objectives et mesurables.

banque, laque, implacable, radicalement opposé à tout système existant. Szasz n'a rien, politiquement, d'un extrémiste ; il ne rompt pas sa sympathie pour le capitalisme américain.

La souffrance et la réalité

David Cooper, au contraire, tente de penser ensemble la lutte pour la folie (plutôt que simplement contre le psychiatre) et la lutte des classes. Il veut en finir à présent avec la « romantisation » de la folie, pour la politiser. Qu'est-ce à dire ? Cooper soutient qu'en chaque homme « normal » il y a le cadavre d'un fou, créateur et vivant, tué par l'ordre social. Lui redonner vie n'est pas possible véritablement, sauf de façon limitée — d'où la nécessité d'une lutte collective pour imposer un réel conventionnel. Mais changer l'économie sans toucher au psychisme serait laisser vivre un des fondements de l'aliénation — d'où la nécessité d'une révolution « véritable ».

Un autre clivage apparaît entre ceux qui renouent à toute thérapeutique et ceux qui travaillent dans les institutions en tentant de les transformer tels Jean Oury, l'un des fondateurs de la clinique de La Borde, ou Franco Basaglia,

animateur à Trieste du groupe « Psychiatria democratica », auquel on doit d'importantes réalisations concrètes. Grand adepte de ce congrès, Basaglia déclarait à la presse : « Le discours sur la folie n'a pas de signification s'il n'est pas confronté à la pratique de la folie. Parler de la folie d'une façon abstraite et idéologique est une parodie. On étudie ainsi le problème de la souffrance qui se pose dans la réalité. »

A moins que ce ne soit du « réel » que l'on souffre, dès qu'on est un être parlant — de ce « réel » qui est selon Lacan ce « qu'on s'imagine pas », ce qui n'est pas symbolisé. René Roubief le rappelait, au cours d'une des diverses communications consacrées à l'opposition de la psychiatrie et de la psychanalyse et à l'élaboration d'une approche freudienne des pratiques. Une nouvelle ligne de démarcation traversait les espaces, selon qu'ils se situaient ou non à la théorie analytique.

Ce n'était pas la seule frontière. Où « classer » — pour ne citer que quelques exemples — les interventions de Jean-Pierre Faye sur les convergences et oppositions des langages sadique et hitlérien, de Philippe Sollers sur la fonction du « troussé » dans le marxisme, ou d'Elzée Vanni, qui fit une lumineuse lecture des articles « folie » de Robert et du Larousse ?

Bien doute n'y aura pas à « classer » — du moins pas strict. Car le tenter serait oublier ce que ces journées représentent d'une manière saisissante : l'actuel, le morcellement, voire l'incohérence, de notre paysage culturel.

R.-P. D.

Des neuroleptiques

AUTANT que la folie, selon plus, la politique fut au rendez-vous de Milan. D'instances généralistes ou banalises révolutionnaires, elle tendit même à évacuer ce qui constituait un aspect important de la folie : le manque à être, la perte de l'unité personnelle, le morcellement des affects, cet état douteux d'incertitude ontologique et de privation de liberté qui suscite inévitablement des réactions de panique et des tentatives, désespérées souvent, de théorisation.

Aussi n'était-il pas mauvais qu'un psychiatre, en l'occurrence Jean Aymé, rappelle que la folie n'est pas la révolution, qu'elle n'est même pas la révolte — mais désastre, tristesse et mélancolie, rejoignant sur ce point Anton Luridan qui fit également remarquer combien étaient dangereuses les thérapies qui libéralisent leurs patients et les mystifient en romantisant leurs expériences.

Pourquoi, s'il peut être tentant de rejeter et la politisation de la folie et son exaltation sur fond religieux, il faut se garder d'oublier que, depuis un siècle au moins, elle est entièrement colonisée par la médecine et que cette psychiatrie du « desiré » est l'ennemi qu'aujourd'hui la psychiatrie, à la fois comme forme de contrôle social et comme intervention, souvent arbitraire, dans la vie des gens, suscite des réactions politiques et morales d'une telle intensité. Reste à savoir, bien sûr, ce qu'il adviendra de la folie lorsqu'elle échappera, si elle y parvient, au pouvoir médical.

Jean Aymé, comme beaucoup d'autres psychiatres, ne se pose pas cette question. Pour lui, la maladie mentale existe, et il existe aussi des médicaments qui

priment, souviens de la tracer, du moins de la rendre supportable. C'est à une critique très modérée des médicaments de la folie qu'il s'est livré dans son exposé, soulignant que « ... médicalement est un moyen parce d'autres de modifier l'économie libidinale et de produire des effets de sens ».

Ces considérations pragmatiques, dont Jean Aymé souhaite qu'elles débouchent sur une psychanalyse du prescripteur de médicaments et de son droit, allaient de pair avec une dénonciation sévère des « idéalisations idéologiques » — Thomas Szasz étant ici notamment visé — de ceux qui jouent spécifiquement le diable sur la psychiatrie.

Parallèlement — et ils furent maintes fois dans ce congrès — Roger Dacroux se signala par un exposé intitulé « Novae », une tentative particulièrement intéressante pour mettre à jour la métaphysique à l'œuvre dans la psychiatrie. En effet, selon Dacroux, les discours savants sur la folie ne disent pas seulement ce que le fou est un cas de la forme personnelle, normale, équilibrée et correcte, ainsi qu'un cas du groupe (sans du groupe lambda), où il lui « l'idiot de la famille », que de la collectivité entière, dans il figure le « bon émissaire », mais ils laissent entendre que le fou est fondamentalement un cas de l'espèce, et c'est pourquoi une imagerie de montre hante le discours psychiatrique.

Ces arduements à inscrire la folie sur le registre de l'égalité, Roger Dacroux le présente comme constitutif de la psychiatrie, non sans observer, comme Szasz d'ailleurs, qu'il se fait l'anti-psychiatrie, en décrivant la folie comme existence, revendication ou événe-

à Marx

relais ce processus d'inscription. Politiser la folie reviendrait donc, non seulement à la « restituer dans le réel commun de la commune humaine », mais également à reconnaître le travail anthropologique, épistémologique et permanent, par lequel la rationalité dominante se produit et se reproduit.

Peut-être conviendrait-il cependant de se demander si toute société n'a pas besoin de fou, de « déviant », de délinquant pour y inscrire sa régularité. Les victimes sacrificielles, les rôles moulins, ne sont-ils pas nécessaires pour qu'une ligne de partage puisse être tracée entre le raison et la déraison, entre le permis et le défendu, entre le convenable et l'indécent, entre ce qui rassure et ce qui menace ?

Le processus par lequel une victime sacrificielle fut néanmoins jetée en pâture aux masses chinoises, en l'occurrence Mme Man Yao-toung, fit l'objet de remarques pénétrantes de la part de Maria-Antonietta Macciocchi dans son exposé : « Quelques thèmes autour du marxisme et du féminisme. » Elle rappela comment Chiang Ching fut associée avec un venant impolique, société annonciatrice de malheurs, spécialiste de films pornographiques, non seulement meurtrière en puissance de Chou En-lai, mais aussi tout honorement père à abjurer la vie de son mari pour satisfaire ses ambitions. Qu'il s'agisse d'une femme n'étonne pas Maria-Antonietta Macciocchi, bien au contraire, car la femme en l'étrange est la dernière philosophie, politique ou religieuse,

Et le marxisme, sur ce point, n'a rien changé. « Marx, affirme M.-A. Macciocchi, est devenu synonyme d'explication de la femme de la pensée politique, et cela qui intervient semble avoir été absent aux débats théoriques que la déesse Raison domine toute nue dans Notre-Dame pendant la Révolution française. »

Mais comment expliquer que la femme, dès qu'elle tente de s'affirmer politiquement, soit aussitôt désignée comme sorcière ou concubine, vieille mégère ou veuve abusive et qu'elle déclenche de telles tempêtes mystiques ? C'est, selon Maria-Antonietta Macciocchi, qu'elle rompt le pacte secret qui a lieu entre la sphère publique (masculine) et la sphère privée (féminine).

Cette rupture d'un pacte tacite ne serait-elle pas aussi valable à l'origine de ce que l'on désigne comme « folie » ? En ce sens, la folie est une tentative permanente, et si elle nous panique sans être punie, c'est sans doute qu'elle réactive sous propre refouli. Aussi préférons-nous exclure plutôt que d'être exclus. A charge pour le psychiatre d'écouter les bases usées, son statut médical et les techniques dont il dispose — des neuroleptiques à la lobotomie — lui permettent de la folie avec la meilleure conscience du monde et lui assure une belle impunité. Telle fut, du moins, la thèse soutenue par le docteur Breggia, une autre figure de poids de la psychiatrie libérale américaine.

ROLAND JACCARD.

TÉMOIGNAGES

L'usage politique de la psychiatrie

A côté des débats théoriques, d'importants témoignages se sont fait entendre. D'abord deux hommes qui, il n'y a pas si longtemps, payaient encore, dans leurs pays, les conséquences de leur non-conformisme : Victor Painberg, Wolfgang Huber. L'un vient d'U.R.S.S., l'autre d'Allemagne fédérale. D'un côté les prisons socialistes, de l'autre les prisons capitalistes. Pour Painberg, c'est au folio « sociale », sa protestation sur la place Rouge au moment de l'invasion de la Tchécoslovaquie, qui est cause de son internement forcé à l'hôpital. Il subit alors les rigueurs d'une psychiatrie qui, dit-il, « se vise à peu de moins qu'à changer la personnalité ». Un jour, comme il refuse de discuter avec un officier du K.G.B., celui-ci lui explique qu'il a tort puisque en U.R.S.S. « l'armée, le K.G.B., les juges et les médecins, c'est la même chose ». Finalement, les autorités soviétiques en viennent à expulser Painberg.

Celles d'Allemagne fédérale infligent à Wolfgang Huber quatre ans et demi de prison pour avoir fondé, avec quarante patients de la polyclinique psychiatrique de Heidelberg, un collectif socialiste prônant l'« avivisation pénitale » (1). Aujourd'hui libéré, Huber rappelle, par son exemple, que ce n'est pas seulement à l'État que le problème de la folie a des aspects fondamentalement politiques.

Son témoignage est sur ce point amplement confirmé par celui d'un groupe de psychiatres et de psychanalystes sud-américains. Pour l'Argentin Armando Baulvo, l'après-guerre aura été marquée par un changement essentiel : « Le rôle que furent jadis le lépreux, puis le fou, c'est le militant révolutionnaire qui est appelé, aujourd'hui, à le jouer. » Quand un opposant aux dictatures est traité comme un fou, la psychiatrie peut devenir une auxiliaire de la lutte antiautoritaire, voire de la torture.

Sur cette dernière et sur ses mécanismes psychologiques, des informations sont apportées par un jeune médecin qui préfère demeurer anonyme. Du reste, ce qui se passe dans son pays concerne tout le tiers-monde. Un groupe chilien, entre autres, expose le cas d'une jeune femme de vingt-trois ans qu'un traitement au pénitencier réussit à placer dans une situation de complète dépendance vis-à-vis de ses bourreaux, auxquels elle finit, poussée par un sentiment de culpabilité croissant, par tout avouer. Privations sensorielles, usage subtil des drogues chimiques : c'est l'arsenal forgé par les psychiatres nazis qu'on retrouve aujourd'hui entre les mains de certains de leurs collègues sud-américains. La torture est devenue une science.

Pour les uns, la psychiatrie est en soi innocente des mauvais usages qu'on peut faire d'elle. Pour d'autres, la psychiatrie elle-même est

un abus, une forme d'oppression qui ne peut servir qu'à priver de ses droits tout homme que l'on désire abattre. Position extrême, défendue par Brigglin et par Szasz. Brigglin s'offre à fournir un ensemble de documents sur les effets destructeurs de l'électrothérapie. Thomas Szasz, quant à lui, souligne que « ce sont les plus réactionnaires parmi les psychiatres américains qui ont été les premiers à condamner leurs collègues soviétiques, pour se blanchir eux-mêmes ». « N'est-il pas commode, ajoute-t-il, de pouvoir dénoncer un usage policier de la psychiatrie pour mieux légitimer son emploi dans le cas de ceux qu'on appelle les vrais fous ? »

Szasz renvoie donc à dos les bons et les méchants : « Aussi longtemps qu'un seul malade restera contre sa volonté dans un seul hôpital, tous les médecins seront collectivement coupables de ce crime contre l'humanité. » Copper applaudit. Un psychiatre japonais, très ému, demande la parole pour enchaîner : « Moi aussi, j'ai fui... » Il ne s'agit que d'une métaphore. Mais la confession de ce médecin n'aura laissé personne indifférent : « Les révolutions passent, dit-il, et les régimes politiques changent. Mais dans les hôpitaux, c'est toujours la même chose. Je suis très déprimé. Je ne vois pas d'issue... »

CHRISTIAN DELACAMPAGNE.

(1) Folie de la maladie sans arme, Champ libre, 1973.